RÉCIT D'UN VOYAGE AU MOZAMBIQUE

1900 - 1902

PAR

EDOUARD LUJA

Le 20 mars 1900, j'ai quitté Bruxelles via Ostende, Londres, Paris, l'Espagne, pour me rendre dans la capitale du Portugal, à Lisbonne.

Le Sud-Express que j'avais pris à Paris est arrivé à Lisbonne avec beaucoup de retard parce qu'à l'entrée de la gare frontière franco-espagnole de Saint-Sébastien, le train avait sauté des rails et labouré profondément le sol. Les voitures étaient très endommagées au point qu'on a dû faire venir un autre train d'Irun dans lequel nous avons pris place pour continuer le voyage jusqu'à Lisbonne. Il n'y a eu que quelques hommes légèrement blessés. Personnellement je suis sorti indemne de l'accident.

La compagnie du Zambèze, dont le siège est à Lisbonne, m'avait engagé pour aller explorer au point de vue agricole ses vastes concessions dans la colonie du Mozambique. Je me suis embarqué à Lisbonne le 25 mars 1900 à bord du ss «Herzog» de la «Deutsche Ost-Afrika-Linie» et j'ai fait le voyage à travers la Méditerranée, le canal de Suez, la Mer Rouge et l'Océan Indien jusqu'à Beira. Pendant que j'étais à Beira, une flottille anglaise est arrivée dans le port. Elle débarquait de nombreux soldats qui allaient se rendre à travers le territoire portugais sur le théâtre de la guerre anglo-boer au Transvaal et en Rhodésie. Cette guerre durait depuis longtemps déjà. Les Bœrs opposaient une résistance acharnée aux Anglais.

De Beira j'ai continué par voie de mer mon voyage jusqu'à Quélimane, ville située sur la côte du Mozambique. Un envoi de


VOYAGES D'EXPLORATION.
EDOUARD LUJA
ECHELLE
0 Km 500 1000 2000 Km

40 caisses de plantes économiques, expédié d'Europe, devait me suivre sous peu. Il s'agissait de les acclimater au Zambèze.

La Compagnie du Zambèze est une compagnie à charte dont le but est d'explorer, d'exploiter et de mettre en valeur d'immenses territoires que le Gouvernement portugais lui a concédés à long bail dans sa colonie du Mozambique. L'aire concessionnaire de cette compagnie a une superficie de 155.000 kilomètres carrés. Il y a là 1900 kilomètres de rivières navigables. Les territoires sont situés entre le 14e et le 19e degré sous l'Equateur. En largeur, ils s'étendent sur 8 degrés et touchent l'Océan Indien à l'est près de Quélimane. Au nord, la concession touche à la North Chartered Exploration Company et au Protectorat Britannique de l'Afrique centrale. Au sud elle touche la British South Africa Company, la Compagnie du Mozambique et la Compagnie du Luabo. C'est à Quélimane que se trouve le siège administratif de la compagnie en Afrique. Cette ville est située sur les rives du Rio Lualua qui se jette dans la mer toute proche. Plusieurs rivières, le Rio Macuza et d'autres, se jettent dans le Rio Lualua, de petits canaux les relient entre eux. Les hippopotames sont nombreux dans ces cours d'eau. Toute la région est très marécageuse et les moustiques *Anopheles*, qui transmettent la malaria, y pullulent. La mouche Tsétsé, *Glossina palpalis*, de la grosseur d'une mouche domestique, y abonde aussi. Elle se tient de préférence dans la basse végétation des marais. C'est elle qui transmet la terrible trypanosomiase ou maladie du sommeil. Avec le paludisme, ce sont là les deux grands fléaux de l'Afrique tropicale.

Outre les bâtiments de direction à Quélimane, la compagnie possède des magasins ainsi qu'une usine pour la préparation du coprah et des fibres provenant des noix de coco. De ce palmier, la compagnie possède plus de 200.000 arbres superbes en plein rapport et de vastes pépinières de jeunes cocotiers pour les futures plantations. A Quélimane résident de nombreux Indiens. Ils font le commerce tout le long de la côte et vont à l'intérieur du pays pour faire le trafic avec les autochtones, les Cafres. Une espèce de haricot brun constitue un article important de traite, ainsi que les peaux de bestiaux. Partant de Quélimane,

un chemin de fer Decauville traverse les plantations de cocotiers sur une distance de 20 kilomètres. Les parties submergées du terrain servent à la culture du riz. La marée se fait sentir dans les eaux du Rio Lualua et de ses affluents jusqu'assez loin dans l'intérieur des terres. La rivière est navigable. Le transport des produits se fait au moyen de chalands, embarcations en fer ou en bois, et de pirogues. A marée basse, les rives du Lualua sont très boueuses. Une végétation curieuse, appropriée, s'y développe. Ce sont les palétuviers qui possèdent tout un échafaudage aérien de racines ancrées dans la vase et maintiennent ainsi le terrain. Ce sont encore les *Rhizophora Mangle* L. et *Rhizophora mucronata* Lam. de la famille des Rhizophoracées. L'écorce astringente des mangliers fournit un bon tannin. La graine des mangliers possède cette particularité qu'elle germe dans le fruit sur l'arbre même. Elle émet une racine fusiforme d'un mètre de long; lorsque la jeune plante se détache et tombe, la racine s'enfonce verticalement dans la vase où la plante continue à végéter. De nombreux grands crabes vivent dans cette vase ; ils s'enfuient en reculant dès qu'on approche et disparaissent dans des trous aux dimensions de leur corps. Ils bouchent l'orifice avec une de leurs pinces qui est de proportions énormes.

La compagnie possède de nombreuses factoreries et comptoirs commerciaux dans cette région. Les plus anciens de ces postes sont fortifiés, car autrefois il y a eu des révoltes de la part des indigènes. Les habitations des blancs se trouvent situées au centre d'un espace clôturé par un mur assez élevé. Ce mur est garni de meurtrières. Les 4 coins du mur sont flanqués de tourelles rondes ou carrées, munies de meurtrières également. Ceci permet de tirer de flanc sur les agresseurs au cas où ils auraient pu arriver jusqu'à l'enceinte. Pendant mes pérégrinations à travers la région, j'aperçus un jour dans le lointain quelque chose qui me semblait être une forêt de sapins. Quelle ne fut pas ma surprise en approchant, de constater que c'étaient des *Pandanus*. Une petite rivière à eau limpide y coulait, formant une nappe étendue et peu profonde. Porté en hamac, je l'ai traversée au milieu d'un tapis de nénuphars en fleurs garnissant la surface de l'eau. Le *Pandanus* est une plante qui vit dans l'eau

sur un échafaudage de racines adventives. Son tronc pousse en spirale. Les feuilles longues et étroites sont épineuses sur les bords et pendent le long du tronc comme de longs rubans. A l'endroit où je traversais le ruisseau, ces plantes poussaient dru aussi loin que l'on pouvait voir. Citons ici deux espèces seulement du genre *Pandanus* : *Pandanus aquaticus* F. Mueller et *Pandanus candelabrum*. Il en existe une soixantaine d'espèces dans les pays tropicaux.

Au moment de mon séjour à Quélimane, une grande famine régnait parmi les Cafres. Cela se produit régulièrement lorsqu'intervient une absence prolongée de pluie durant la période de végétation. Comme le noir vit au jour le jour, ne créant pas de réserves, il se voit subitement devant le néant, dépourvu de toute nourriture. Alors ces malheureux affamés, littéralement réduits à l'état de squelettes vivants, envahissent les centres européens de la côte. Par groupes ils se traînent lamentablement à travers les rues à la recherche de quelque nourriture. Beaucoup meurent à bout de forces. La police et les brancardiers noirs circulent partout pour ramasser ceux dont la faim a éteint le dernier souffle.

Le Gouvernement s'empresse bien à faire venir du riz des Indes anglaises pour le distribuer aux affamés, mais il n'y a que ceux qui vivent dans le voisinage des centres européens qui en profitent. Pour les indigènes de l'intérieur les secours arrivent trop tard ; ils ne peuvent pas les atteindre faute de voies de communication. Isolés, perdus loin dans ces immenses contrées, les malheureux meurent en masse par la faim.

Après avoir visité toute la région côtière, je me suis embarqué sur un vapeur portugais à destination de Chindé à l'embouchure du Zambèze. A Chindé, la Compagnie du Zambèze possède une factorerie de transit où se fait l'embarquement des marchandises pour l'Europe et le déchargement des marchandises venant de l'intérieur. Il n'y a pas d'autres bâtiments à Chindé qu'un petit hôtel, la poste, l'administration, la douane et les bureaux des compagnies de navigation. A Chindé se trouve également une concession anglaise sur territoire portugais. Celle-ci est entièrement clôturée. Les marchandises destinées

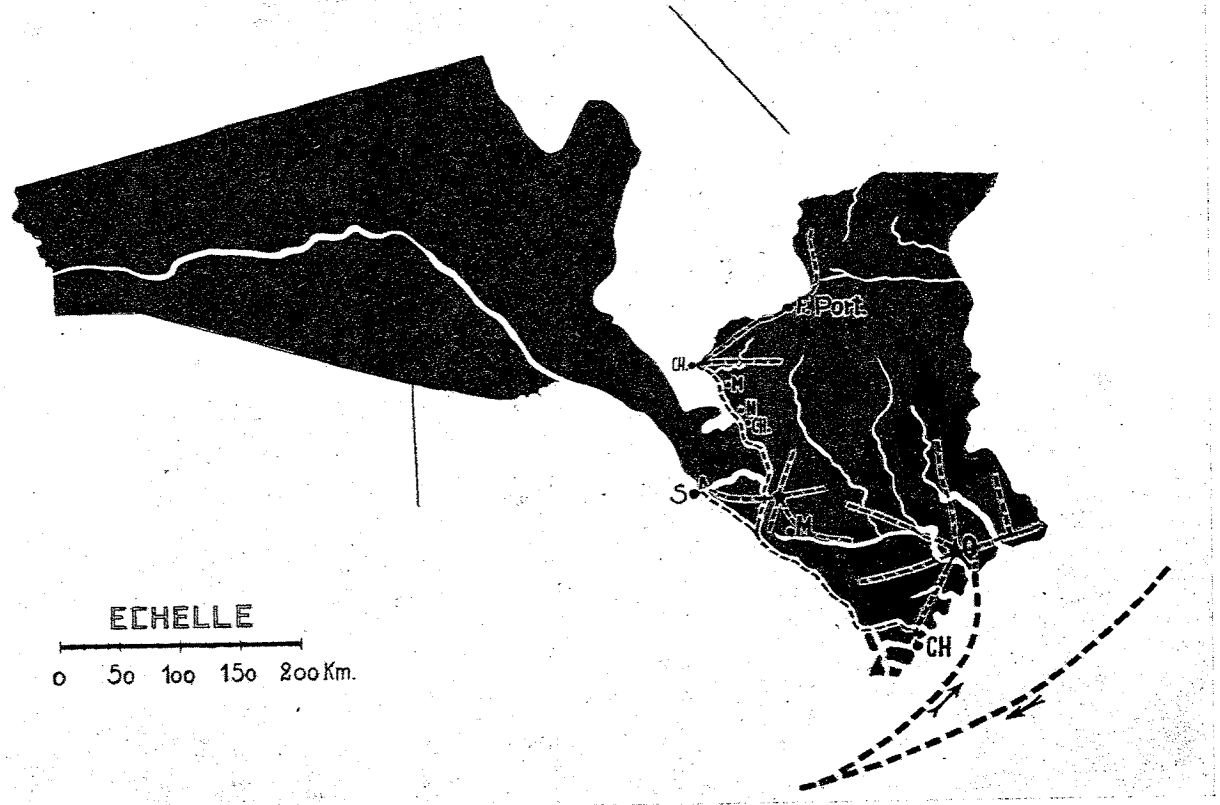
aux territoires anglais de l'intérieur y sont déposées en transit aux fins d'éviter les droits de douane sur territoire portugais. Les Anglais peuvent y charger directement sur leurs propres vapeurs les marchandises à destination de leur colonie au nord du Zambèze, car les eaux sont internationales.

J'ai pris passage à bord d'un de ces vapeurs pour me rendre à Villa Bocage, factorerie de la compagnie sur le Rio Chire. Le voyage sur le Zambèze a duré trois jours. Le quatrième jour, le vapeur entrait dans la rivière Chire, rivière qui sert de déversoir au lac Chirua. Comme tous les fleuves africains, le Zambèze est large. Dans son cours inférieur, les flots jaunâtres coulent à travers des plaines couvertes de hautes herbes. Il ne s'y développe qu'une maigre végétation ligneuse. A la saison des pluies d'innombrables *Amaryllis* à fleurs blanches y fleurissent. Ces plaines sont très giboyeuses. Pendant le voyage on aperçoit des hippopotames dans l'eau ou sur les bancs de sable ; des crocodiles chauffent leurs flancs aux rayons ardents du soleil lorsque celui-ci est au zénith. Des bandes d'échassiers et de palmipèdes se tiennent immobiles dans les endroits où l'eau est peu profonde ou bien se promènent majestueusement à pas comptés à la recherche de nourriture.

Dans les plaines du Zambèze et celles du Chire se trouvent de vastes plantations de canne à sucre et les usines pour sa préparation. Le personnel des plantations y séjourne pendant toute l'année ; au moment de la maturité de la canne, à la saison sèche, tout un personnel spécial vient d'Europe pour s'occuper de la préparation du sucre à l'usine. A Villa Bocage, où j'ai quitté le vapeur, n'existent que quelques bâtiments et magasins de la Compagnie du Zambèze. Un bureau postal y est installé au milieu de la brousse. C'est un nègre qui en est chargé.

En face de cet endroit, sur l'autre rive du Chire, s'étend l'île d'Inhamgoma formée par le fleuve Zambèze, le Rio Chire et le Rio Ziné-Ziné, large d'une centaine de mètres. Cette île forme un vaste triangle. Plusieurs villages cafres se sont fixés sur cette terre. La Compagnie du Zambèze y cultive la canne à sucre qu'elle vend aux compagnies sucrières. Elle y possède en outre un troupeau de gros bétail.

COMPAGNIE DU ZAMBÈZE



A quelques centaines de mètres en arrière du poste de Villa Bocage se dresse la montagne dite Morrumbala. De constitution granitique, elle s'étend sur une longueur de 8 kilomètres et a 4 kilomètres de large. Son point culminant se trouve à 1200 mètres. Au pied de la montagne s'étend la brousse infestée de moustiques. Elle est parsemée de blocs de rochers grands et petits ainsi que des arbres et des arbustes typiques de la brousse africaine. J'y ai remarqué un petit arbre de la famille des Légumineuses dont les fleurs bleues en grappes sont d'un aspect ravissant. C'est le paysage idéal pour les grandes antilopes, les lions, les léopards et les rhinocéros. Je cite entre autres antilopes la plus grande qui est de la taille du cheval : c'est l'*Oreas canna* ou *Taurotragus oryx livingstonii* ; ensuite le grand Kudu, *Strepsiceros strepsiceros,* aux cornes énormes tournées en spirale, l'antilope des marais, *Cobus ellipsiprymnus,* l'antilope lyre, *Bubalus jacksonii,* et beaucoup d'autres de moindre taille. Ces antilopes figurent sous de nombreux synonymes. Il y a aussi plusieurs espèces de buffles et des éléphants. Le buffle est l'animal le plus redoutable pour le chasseur. Comme serpents, on rencontre le python géant qui peut atteindre jusqu'à 12 mètres de longueur, le serpent cracheur à cou noir, *Naja nigricollis*, et un serpent venimeux, le *Clotha arietans*. Ces animaux y abondent à côté de beaucoup d'autres mammifères. La compagnie fait l'élevage de bétail en cet endroit ; il arrive fréquemment que les fauves massacrent une bête en plein jour. Dès que la nuit arrive, blancs et noirs s'enferment hermétiquement chez eux.

Après avoir réuni les porteurs nécessaires, j'entrepris l'escalade de la montagne en compagnie d'un portugais. Il n'y avait qu'une piste indigène, sentier étroit où l'on ne peut marcher qu'à la file indienne entre les hautes herbes. Graduellement le sentier monte, et la végétation devient broussailleuse vers 400 mètres d'altitude, où la pente devient plus raide. Dans la brousse on remarque de jolis *Haemanthus* en fleurs, des *Montbretia* et d'autres plantes bulbeuses. Vers 800 mètres la brousse cesse, le rocher est à nu ou couvert de gazon dans lequel de petites plantes fleurissent. Cette végétation a un aspect européen. On traverse une nouvelle zone de hautes herbes où j'ai trouvé

quantité d'orchidées terrestres parmi lesquelles des espèces inconnues à la science. Je cite les suivantes dont plusieurs m'ont été dédiées : *Habenaria pedicellaris* Reichb., *Haben. splendens* Rendl., *Satyrium morrumbalaensis* De Wild., *Lissochilus morrumbalaensis* De Wild., *Eulophia Lujae* De Wild., *Polystachya Lujae* De Wild. ; ensuite des orchidées épiphytes : *Eulophia Kirkii* Rolfe, *Polystachya uniflora* De Wild., *Angraecum tridactylites* Rolfe, *Angraecum filicornoides* De Wild., *Mystacidium appendiculatum* De Wild. Parmi d'autres familles il y a l'*Oncoba angustipetala* De Wild. - Flacourtiacée ; *Gladiolus morrumbalaensis* De Wild. - Iridacée. Vers 800 mètres d'altitude la pente est presqu'à pic. On a de la peine à avancer ; pour pouvoir progresser il faut s'accrocher aux arbustes et aux racines qui sont mises à nu par la pluie. De grands singes gambadent dans les arbres, poussent des cris d'effroi et font mine de vouloir défendre le passage aux intrus. A 900 mètres d'altitude c'est une forêt vierge, dense et humide, à traverser sur un sentier glissant couvert de mousses, et obstrué par des blocs de pierre. C'est un fourré impénétrable de grands arbres entrelacés de lianes. Les branches des arbres disparaissent sous une masse de fougères, de mousses, de lichens énormes et d'orchidées épiphytes.

Un conifère à feuilles, *Podocarpus* (famille des Taxacées), qu'on ne trouve sous les tropiques qu'à partir d'une certaine altitude, y forme un arbre superbe. Dans cette atmosphère constamment saturée d'humidité se développe une végétation luxuriante. Sur les blocs de rochers humides croît une plante curieuse, le *Streptocarpus* (famille des Gesnéracées), étalant une seule feuille. A la naissance des nervures sort une hampe florale garnie de fleurs minuscules.

Enfin vers 1000 mètres d'altitude on arrive à un terrain déboisé où l'on trouve une plantation de café. Cette partie de la montagne est légèrement vallonnée. Un village cafre d'une vingtaine de personnes existe à proximité. Un ruisseau, le Rio Tunque, prend naissance à cet endroit. Il descend dans la plaine par une suite de chutes et de cascades. A la source même j'ai trouvé une jolie petite plante aquatique de la famille des Hydrocharitacées. Elle s'appelle *Otelia alismoides* (L.) Pers.

Le point culminant de la montagne forme un petit plateau rocheux de quelques mètres carrés. Il est garni d'un joli petit arbuste de la famille des Rubiacées. N'ayant pas été connu, il m'a été dédié sous le nom de *Heinsenia Lujae* De Wild. De ci de là on voit des massifs d'aloès chargés de fleurs. Un joli arbre de la famille des Araliacées, *Cussonia spicata* (L.) Pers., y est assez fréquent. De grands figuiers sauvages dominent la végétation. Les singes, les calaos ou *Buceros* (oiseaux qui ont un bec énorme pourvu d'un appendice corné) et d'autres oiseaux se disputent les fruits.

Par un temps clair, la vue est superbe au sommet de la montagne. On aperçoit le Zambèze qui se perd dans le lointain ; en face de la montagne s'étale l'île d'Inhamgoma, vers le Nord se dressent des pics et massifs montagneux tels que les monts Pinda, Niacongli, Chiperone, M'cangu, Namuli, atteignant jusqu'à 1800 mètres d'altitude.

Au milieu de la plantation de café se trouve une habitation en pierres. Elle est couverte de tôle ondulée. Quatre chambres et une annexe forment l'ensemble. L'annexe est une chambre de bain. La baignoire est faite en maçonnerie, cimentée intérieurement. A mon arrivée à Morrumbala les chambres étaient occupées par un ménage portugais. Je devais me contenter de la chambre de bain. La baignoire me servit de lit et, faute de couvertures, je me couvrais de nattes indigènes et de planches, car les nuits étaient froides à cette altitude. Les portugais allaient me quitter bientôt, je restais maître des lieux. Comme personnel, une vingtaine de nègres pour le travail des plantations étaient à ma disposition.

Quelques jours après mon arrivée dans la montagne, mes mains et ma figure enflaient d'une façon inquiétante ; c'était le changement brusque d'altitude qui en était la cause. Je dégonflais peu de temps après.

Au point de vue climat, le séjour y était agréable comparé à celui dans les chaleurs torrides de la plaine. L'endroit était enchanteur quoique j'eusse bien du mal à me ravitailler. Le magasin de Villa Bocage était mal achalandé ; je grignotais du maïs en guise de pain. Pour avoir des œufs ou quelques maigres

poules, je devais avoir constamment quelques hommes en route. Le gibier ne me manquait pas mais, faute du nécessaire pour préparer des plats succulents, je n'en tirais pas grand profit. Mon cordon bleu, qui, en l'occurrence était noir comme ses confrères cafres, ignorait tout de la cuisine à l'européenne. Son art culinaire aurait été mieux apprécié à la cour d'un roi nègre anthropophage.

La faune de la montagne est très intéressante. Lions et léopards étaient à redouter, car les premiers venaient jusqu'à inspecter ma cuisine pendant la nuit. Antilopes grandes et petites étaient abondantes. Un jour j'ai vu des traces fraîches de rhinocéros au milieu des caféiers. Il y avait aussi des corbeaux au plumage noir et blanc. Plusieurs fois les sauterelles migrantes ont envahi la montagne en de telles masses que le sol en était couvert ; les branches des arbres pliaient ou cassaient sous le poids de ces insectes. Les nègres sont très friands des sauterelles et de leur ponte. Cette dernière est déposée dans le sol à peu de profondeur sous forme de masse brune agglomérée. Légèrement grillée elle rappelle le goût de crevette.

J'ai traversé de ces nuées de sauterelles aussi dans les plaines du Zambèze et jadis au Congo Belge. Sur une hauteur de 3 à 4 mètres du sol, ces bestioles volent en des masses serrées, toutes dans une même direction. Leur vol étant assez rapide, on doit se protéger la figure, car les pattes sont garnies de longues épines dont le contact n'est pas agréable.

Les terribles *Anomma* ou fourmis migratrices y règnent aussi. Dans les forêts de Morrumbala existe un petit caméléon gris et brun n'ayant pas plus de 5 à 6 cm de longueur.

A l'endroit où j'habitais, vers 1000 mètres d'altitude, la température descend parfois très bas ; un jour j'ai enregistré zéro degré. Beaucoup de jeunes feuilles étaient gelées. Comme dans la plaine, saison sèche et saison des pluies durent 6 mois environ. A la saison des pluies le sommet de la montagne est souvent plongé dans un brouillard épais, pénétrant et froid. Il pleut alors presque journellement. Certains jours c'est le haut de la montagne qui se trouve dans les nuages alors que le pied en est tout ensoleillé. C'est un cercle de nuages qui l'entoure à

ce moment. D'autres fois c'est le contraire. On jouit du soleil pendant que les nuages planent à des centaines de mètres plus bas. Parfois un orage éclate à mi-hauteur de la montagne et l'on entend le roulement du tonnerre venant d'en bas.

Quelque temps après mon arrivée dans la Morrumbala je fus prévenu que mes caisses de plantes expédiées d'Europe venaient d'arriver à Villa Bocage. Je donnais des instructions au chef de poste d'en bas afin qu'il m'expédiât une partie des caisses dans la montagne. Ne recevant plus de nouvelles de cet envoi, j'envoyai un courrier à Villa Bocage afin de savoir ce qu'il en était. En arrivant à mi-chemin dans la forêt, mon homme y trouva toutes les caisses abandonnées. Je devais les faire prendre par mon propre personnel. Etait-ce l'apparition d'un fauve qui avait mis en fuite les porteurs ou était-ce simplement par paresse qu'ils avaient tout abandonné ? Je n'ai jamais pu le savoir car les porteurs n'étant pas de la région avaient pris la fuite.

Pendant mon séjour dans la montagne je recevais la visite des équipages, capitaine, officiers et matelots, des canonnières anglaises ou portugaises qui font le service de la police sur le Zambèze et le Chire. D'autres fois c'étaient des particuliers qui venaient me rendre visite dans mon hermitage. Mon isolement fut rompu plus tard par l'arrivée d'un jeune Ecossais que la compagnie avait engagé pour le service de la plantation.

En vue de l'agrandissement de celle-ci, la Compagnie du Zambèze avait fait un contrat avec une firme anglaise de Blantyre. En même temps elle devait construire une route carrossable de Villa Bocage jusqu'en haut. Dès l'arrivée des Anglais et de leurs travailleurs, la monotonie de mon séjour était rompue par le va et vient de ces gens. Un soir de Noël, nous fêtions, les Anglais et moi, la solennité du jour par un petit souper qui se tenait dans un hangar récemment construit : quatre murs sans fenêtres, et un toit en tôle ondulée qui recouvrait le tout. Pendant que nous étions attablés, un orage formidable éclatait. Le ciel était embrasé par les éclairs qui se succédaient pendant que la pluie tombait à torrents. Le bruit du tonnerre était étourdissant. Toute conversation était devenue impossible. Celui qui n'a

jamais connu la violence d'un orage tropical ne peut pas s'en faire la moindre idée. Le plus intrépide se sent atterré devant les éléments déchaînés.

Un jour je m'étais rendu à Villa Bocage et je regagnais mon domicile dans la soirée. En arrivant dans la forêt vierge à quelques kilomètres de mon habitation, mes hommes s'arrêtèrent brusquement devant une place piétinée ; une canne indigène brisée y traînait au milieu d'une flaque de sang. Un drame s'y était déroulé après mon passage en cet endroit dans la matinée. En arrivant chez moi, j'appris que trois indigènes du village de la montagne avaient été attaqués par un lion. Un des hommes était mort, un autre gravement blessé. J'ai pu le soigner le lendemain. Il portait d'affreuses blessures sur tout le corps, causées par les griffes du fauve.

Une autre fois je me trouvais au poste de Villa Bocage lorsqu'on apportait une jeune négresse horriblement blessée par un lion. Accompagnée de sa mère, elle avait suivi le sentier indigène bordé de hautes herbes, lorsque le lion s'est jeté sur elle. La mère se mit à frapper le lion avec un bâton. Là-dessus le fauve lâcha la fille et se jeta sur la mère qu'il emporta.

Un autre jour les indigènes d'un village proche venaient informer le chef du poste qu'un lion était occupé à dévorer un cochon qu'il avait tué. Le Portugais s'est rendu sur place et a abattu le fauve d'un coup de fusil. Encore à Villa Bocage, j'eus l'occasion de participer à une chasse au lion. Le fauve avait tué le matin un nègre au moment où il sortait de sa case pour aller méditer sur les nécessités physiologiques. En compagnie de plusieurs Portugais et de nombreux indigènes armés de lances et de sagaies, nous avons suivi la piste du lion. A l'endroit où il avait surpris l'homme en queston gisait un pied de la victime au milieu d'une flaque de sang. Le lion avait emporté sa victime. A travers une brousse épaisse remplie de moustiques, et par une chaleur étouffante, la poursuite de la bête devenait pénible. Elle a duré une demi-journée. Tard dans l'après-midi, un nègre aperçut l'animal. Un coup de fusil l'a mis en fuite ; on n'a jamais su s'il était touché ou non, car il était trop tard pour continuer la chasse. Le lion avait abandonné sa victime, un vieux nègre, dont

il ne restait plus que le buste avec bras et tête. Ses confrères ont emporté les restes macabres pour les enterrer dans leur village.

Après un séjour prolongé dans la Morrumbala et après avoir exploré ses alentours, je faisais mes préparatifs pour un long voyage dans les territoires encore peu connus de la Compagnie du Zambèze. Je m'embarquais à Villa Bocage sur un vapeur anglais. Après 2 jours de voyage sur le Chire, nous arrivâmes à Chilomo, station portugaise à l'endroit où la rivière Ruo se jette dans le Chire. Sur la rive opposée, un territoire anglais, se trouve la localité anglaise de Chilomo. A Chilomo portugais existent quelques bâtiments administratifs, la douane, et des habitations et magasins de la compagnie. Chilomo anglais possède quelques magasins, des administrations et des maisons particulières. Dans les plaines entourant Chilomo végète un arbre qui, de loin, ressemble au baobab. Ces arbres curieux possèdent un tronc très bas mais volumineux, ressemblant à un rocher. Le baobab, *Adansonia digitata* (Bombacacée), est fréquent en Afrique occidentale ; au Congo belge il existe jusqu'au-delà de Stanley Pool ; son tronc atteint jusqu'à 10 m de diamètre. Au Zambèze il s'agit d'un arbre de la famille des Bignoniacées, le *Kigelia*. Le *Kigelia* est peu élevé, sa couronne se développe en largeur. D'énormes grappes de fleurs brunes le garnissent. Les fruits mûrs ressemblent à de grands rats pendus par la queue. C'est l'arbre typique de la région. Les français l'appellent saucissonnier ou faux baobab. L'espèce n'étant pas connue, c'est sous le nom de *Kigelia Ikbaliae* De Wild. qu'elle est entrée dans la flore du Zambèze. Une autre plante nouvelle, *Cissampelos Wildemaniana* v. d. Bossche, est une plante grimpante que j'ai récoltée dans cette même région.

Pendant mon séjour à Chilomo je logeais dans une maison en briques sur les bords de la rivière Ruo, large en cet endroit d'une cinquantaine de mètres. Un jour, un groupe de négresses se baignaient près de la rive opposée. Tout à coup des cris stridents se faisaient entendre. Je vis toute la bande de femmes se débattre dans l'eau et fuir vers la berge. Un crocodile venait de happer une des leurs et de la tirer sous l'eau. Pendant quelques instants la victime gigotait encore les bras hors de l'eau puis

elle disparut complètement. J'ai rencontré plusieurs fois des nègres sans bras ou jambe ; des crocodiles avaient fait ces amputations.

Un grand crocodile que j'avais tiré au Congo jadis avait une quantité de perles dans l'estomac, provenant des victimes qu'il avait dévorées. On pourra admirer son crâne au Musée d'Histoire naturelle de Luxembourg.

Après un court séjour je quittai Chilomo, accompagné d'un agent de notre compagnie. Par la route des caravanes, escortés de nombreux porteurs, nous arrivâmes à Milanje après 2 jours de voyage. L'endroit est un petit plateau au milieu de la brousse, d'une superficie de quelques hectares. C'est un poste militaire clôturé par un mur assez élevé et précédé d'une petite place pour les exercices militaires. La garnison se compose de quelques officiers, d'un infirmier et de quelques centaines de soldats cafres. Le commandant du fort avait mis à la disposition des agents de la Compagnie du Zambèze une habitation en pisé. Un autre fort, appelé fort Anderson, se trouve en face en territoire anglais. J'avais rendu visite au commandant du fort anglais où j'avais été reçu d'une façon charmante. A Milanje, une expédition de reconnaissance était organisée par les agents de notre compagnie pour visiter une région peu connue. J'allais en faire partie. L'expédition était composée de 5 Portugais, moi Luxembourgeois, l'infirmier du fort, vingt soldats cafres et de nombreux porteurs.

Le pays que nous parcourûmes est légèrement vallonné ; brousse et savane alternent avec la forêt. Bientôt nous arrivâmes dans le pays des Lomwés où résident les fameuses femmes à plateau. Leur aspect n'a rien d'engageant. Les disques appelés Pelele, dont ces femmes se garnissent les lèvres supérieures principalement, sont agrandis avec l'âge. Chez les vieilles femmes ils atteignent la grandeur d'une petite assiette et retombent sur la bouche et le menton. Pour manger ou boire elles doivent soulever ce genre de couvercle qui leur ferme la bouche. Chez les jeunes filles qui ont la chair des lèvres ferme, cela ressemble à un bec de canard lorsqu'on les regarde de profil. Les disques, généralement en forme de cuvettes, proviennent

de fonds de calebasses, fruits qui croissent dans le pays. L'intérieur des cuvettes est peint en blanc ou orné de couleurs et dessins divers. Il y a aussi des disques en ivoire. Il paraît que lors du temps de la traite des noirs, lors des incursions des arabes esclavagistes en ces pays, cette déformation des lèvres avait pour but d'enlaidir les femmes afin de les faire échapper à l'enlèvement. Mutilées et défigurées ainsi, elles perdaient en valeur marchande et, partant, l'attrait du beau sexe. Avec le temps, cette déformation des lèvres a dégénéré en mode qui a persisté dans la suite. Lorsque notre caravane arrivait dans un village Lomwé, que nos porteurs de Mashila (hamac) traversaient généralement au galop suivant leur habitude, toutes les femmes jeunes et vieilles accouraient. Elles poussaient des cris aigus en se donnant d'une main des tapes sur la bouche ; de l'autre main elles agitaient une feuille de palmier. En courant, elles accompagnaient nos hamacs jusqu'à la sortie du village. C'est une façon d'honorer les blancs. Le soir, nous campions en pleine brousse après avoir construit à la hâte, avec de petits arbres coupés aux alentours, une place forte en prévision d'une attaque possible. Pendant la nuit des sentinelles devaient faire la ronde du camp en agitant une sonnette ; cela afin de les empêcher de s'endormir. Le 4e jour de voyage nous arrivâmes en pays ennemi où le blanc n'avait pas encore pénétré. Nous traversâmes une rivière qui fermait l'entrée d'une vallée très vaste aux flancs escarpés. Un sentier indigène la traverse dans le sens de la longueur. A peine entrée dans cette vallée, notre caravane était signalée par les habitants au moyen de tambours indigènes. De tous côtés l'écho des tambours de guerre se répercutait à travers la vallée.

Nous marchions le long de champs de sorgho ou blé cafre qui forme la base de la nourriture des indigènes de cette région. C'est une graminée haute de 2 à 3 mètres dont les tiges ont la grosseur d'un doigt et sont employées à faire les hampes de lances et de sagaies. Le fruit qui est un grain farineux est écrasé au pilon dans un mortier ou entre deux pierres. Les nègres en font une pâte qu'ils cuisent à l'eau.

Dans cette vallée nous avancions prudemment à la file indienne pendant plusieurs heures. Aucun incident ne se produisit ; on ne voyait pas de nègres. Au fond de la vallée, à flanc de la montagne, se trouvait un village que nous voulions atteindre. Rien n'y bougeait et nous y sommes arrivés sans coup férir. Tous les indigènes avaient fui à notre approche. Nous nous sommes installés tout en prenant les précautions nécessaires contre une attaque éventuelle de la part des Lomwés. La nuit venue, de grands feux furent entretenus afin d'éclairer l'endroit du village où nous campions. Pendant toute la nuit les tambours de guerre ne cessaient de lancer leur roulement monotone et lugubre. C'était plutôt un avertissement à tous les villages de la région de notre présence.

Le lendemain nous avons exploré les alentours du village et escaladé la montagne jusqu'au sommet. La vue y est superbe. Loin à la ronde on aperçoit des villages dans les vallées et sur les coteaux. La configuration du terrain est très accidentée, voire montagneuse en certains endroits. Cette contrée faisait encore partie de la concession de la Compagnie du Zambèze jusqu'au lac Chirua. Les indigènes se montraient peu enclins à entrer en pourparlers avec les agents. Ayant attendu en vain l'arrivée des chefs Lomwés à cette fin, l'expédition a décidé de rentrer au foyer La reconnaissance du terrain ayant été faite, un séjour prolongé n'avait plus de raison d'être. Nous sommes retournés à Milanje, de là à Chilomo, puis seul, j'ai regagné la montagne de Morrumbala. Après un court séjour j'ai fait mes adieux à mon compagnon écossais qui avait repris le commandement du poste.

A Villa Bocage j'ai pris passage à bord d'un vapeur anglais qui m'a conduit à Chinde sur l'Océan Indien. Là je devais attendre l'arrivée d'un vapeur à destination d'Europe. Cela ne tardait pas. Le 27 janvier 1902 je me suis embarqué à bord du paquebot «Kaiser» de la «Deutsche Ost-Afrika-Linie». Mon voyage de retour à bord du bateau n'a pas été agréable. L'embarquement à Chinde était peu commode. Les paquebots doivent jeter l'ancre en pleine mer à quelques kilomètres de la côte. Cela à cause de la barre, amoncellement de sable y amené par les eaux du Zambèze et refoulé par les marées de l'océan. La mer est peu pro-

fonde en ces endroits. A Chinde on monte d'abord dans une barque qui conduit les voyageurs à un petit vapeur ; celui-ci transporte les passagers à bord du paquebot. Cet embarquement a duré plusieurs heures. Exposé trop longtemps aux rayons ardents de l'astre du jour, j'avais attrapé un coup de soleil suivi d'une forte fièvre. Tourmenté par une soif intense, j'avais bu, en arrivant à bord du «Kaiser», de la boisson glacée. Cela m'avait détraqué l'estomac qui, dans la suite, refusait toute nourriture. Avec un régime lacté j'ai pu me remettre petit à petit pendant le voyage en mer qui devait durer presqu'un mois. Escale à Zanzibar, Aden ; traversée de la Mer Rouge, du canal de Suez, de la Méditerranée ; arrêt à Naples, visite de la ville ; traversée du détroit de Gibraltar, arrêt à Lisbonne. Dans le Golfe de Gascogne, violente tempête, mer houleuse ; finalement débarquement à Rotterdam où je suis arrivé très affaibli et amaigri.

Les privations, les dangers et tout le cortège de maux auxquels j'étais exposé en Afrique n'avaient pas ébranlé ma santé. La journée d'embarquement à Chinde seule avait suffi à m'abattre, à gâter un beau voyage de retour en Europe à bord d'un paquebot magnifique et confortable, où l'on n'aurait eu qu'à se laisser vivre dans le «dolce far niente» jusqu'au port de débarquement. C'était à Rotterdam fin janvier 1902.